

OU'IL RESTE LE GESTE

La plasticienne Latifa Echakhch expose au Manoir de Martigny. Ses ruines de situations interrogent la mémoire collective et intime.

Texte **ESTELLE LUCIEN**
Photographie
LEA KLOOS

Ça commence la tête dans les nuages et ça finit les pieds dans les ruines. «Je vis dans une bulle et j'aime bien que les gens soient un peu perturbés», explique Latifa Echakhch. L'artiste française a installé sa bulle à Martigny, dans un paysage de montagne, le seul que cette Marocaine d'origine qui a grandi en Savoie reconnaît comme familier. Et jusqu'en décembre, la plasticienne de 43 ans joue à domicile en posant ses œuvres au Manoir avec une exposition intitulée *Dans la maison vide*. Qui, donc, ne l'est pas ou plus. «Le Manoir est une maison qui a été habitée, tout de suite ça donne le ton!» reconnaît La-

tifa qui, de New York à Istanbul, est plutôt habituée à investir le blanc muséal des institutions et galeries d'art contemporain, des *white cubes*, comme elle dit. Habitant à deux pas, avec l'artiste valaisan Valentin Carron, Latifa a elle-même visité de nombreuses expositions présentées par le musée martigneraïn. Elle a dû se laisser imprégner par la température de chaque moulture, parquet, volet, pour à son tour «habiter» cette bâtisse du XVIII^e siècle. «Je suis comme une étrangère là-dedans. J'ai un contrat de résidence limitée, relève-t-elle. J'avais envie d'une exposition généreuse.»

Pour la première fois, elle a réuni des œuvres anciennes qui n'avaient jamais été exposées ensemble et des pièces nouvelles créées pour l'exposition qui se tient dans le cadre de la Triennale d'art contemporain Valais 2017. «En les voyant, j'ai l'impression qu'elles se parlent toutes», confie-t-elle. La mémoire, l'oubli, le souvenir, c'est sur ce trio de l'intime ou du collectif que Latifa Echakhch bâtit, déconstruit et imbrique son travail.

«Je ne suis pas trop introspective comme caractère mais je fais confiance à mon outil, je suis mon outil.» Elle a trempé ses propres vêtements dans de

l'encre indienne, les a jetés sur un paravent d'une hauteur de 173 cm (sa taille), et a laissé le liquide noir glisser le long de la toile blanche. Et sécher ainsi. Sur les murs du Manoir, c'est son propre journal intime (*Vendredi 11 août 1989*) qui est reproduit en caractères Helvetica, puis effacé, selon un schéma établi par Latifa, rigoureusement répété à chaque nouvelle installation de cette œuvre intitulée *Je veux qu'il y ait une paix*, 2014. Ce qui reste de ce qui a été et fait. Latifa donne à voir le geste, le sien qui fait écho à celui du monde. Au fur et à mesure qu'elle-même avance dans la réalisation de son œuvre, les perceptions et les sentiments se modifient. Latifa nous emmène dans ce basculement et nous le rend perceptible. Il en va ainsi de cette fresque de nuages, *Cross Fade*, 2016, volontairement détruite et dont les débris jonchent le sol. «Le jour où on peint les nuages, on est fleur bleue, explique-t-elle. Mais, à la fin, on marche sur un champ de ruines. On n'est plus acteur mais contemplateur de ce qui reste.» Celui qui observe la fresque vit les mêmes sautes d'humeur, en accéléré. Il voit le haut, c'est beau, son regard tombe et c'est une autre histoire, il n'y a plus que des miettes.

La plasticienne aime prendre le temps de raconter son œuvre. «Dans mon travail, il y a beaucoup de petites histoires et beaucoup de grandes histoires aussi...» La sienne commence au Maroc. De ces premières années ne lui reviennent que des images floues: des lumières, des champs, des espaces.



LATIFA ECHAKHCH
L'artiste devant «Cross Fade», 2016. Elle est établie à Fully avec sa famille, qui devrait bientôt compter un membre de plus.

A 3 ans et demi, elle arrive en France, dans la station de montagne de La Plagne en Savoie, en février. Elle en garde un sentiment d'étrangeté, tout en se rappelant le premier mot français qu'elle a appris: «noisette». «Mes parents étaient analphabètes. Nous étions dans un complexe d'intégration totale.» La famille s'établit à Aix-les-Bains, Latifa y passe sa jeunesse, en très bonne élève, qui dessine plutôt bien. Une carrière artistique? «Ce n'était pas un métier envisageable.» La jeune fille se plonge dans les

«Je fais confiance à mon outil, je suis mon outil.»

LATIFA ECHAKHCH, plasticienne

maths, l'économie et l'analyse. Quinze jours avant son bac, sa mère lui confie qu'elle a montré ses dessins à une amie. «Une Française de bonne famille qui visitait les musées, précise Latifa. Et ma mère me dit: «Il y a une école pour les gens comme toi, ça s'appelle les Beaux-Arts!» Latifa n'en a jamais entendu parler. «En me promenant un dimanche, j'ai vu une pancarte «Atelier d'art plastique». Je suis entrée, il n'y avait que des personnes âgées. J'ai dit au prof: «Je veux apprendre à dessiner, à peindre et je veux entrer aux Beaux-Arts.» C'est dans cet ordre que tout s'est enchaîné. Du monde de l'art, Latifa a dû tout apprendre. Au Mamco, à Genève, elle découvre l'art contemporain. «Et c'était violent, s'exclame-t-elle. Les néons dans l'escalier, je ne comprenais pas!»

Récompensée du prestigieux Prix d'art contemporain Marcel Duchamp en 2013 et du Zurich Art Prize 2015, Latifa Echakhch est aujourd'hui passée de l'autre côté. Mais jamais elle ne fait l'économie d'une explication. «L'artiste fait 50% du travail, le public prend, rien n'est imposé, il reste toujours libre de l'angle par lequel il lit une œuvre.»

Un angle qui n'a pas la même portée sous les cieux bleus et éléments de Martigny qu'à Istanbul, où Latifa expose aussi. Une fresque encore. Celle-ci reproduit des images de presse et d'amateurs, prises lors des événements survenus en 2013, place Taksim. «Au départ, ce sont des bobos qui manifestaient pour sauver des arbres.» Durement réprimé, le sit-in écolo tourne au soulèvement populaire. Sur 46 mètres de long, la plasticienne reproduit, par un jeu d'effacement et de recouvrement, ce changement de ton. «On a peint et on a cassé. Elle ajoute: «Je n'avais pas le choix. Il n'y avait pas le choix.»

Jusqu'au 3 décembre, Manoir de la Ville de Martigny, manoir-martigny.ch



JE VEUX QU'IL Y AIT UNE PAIX, 2014
«Vendredi 11 août 1989», lettres vinyle.